

Jörg Volbers - Vortrag vom 15.12.05 im *Maison Heinrich Heine* :  
Journée d'Études zum Thema Littérature et Moral

« Um diese philosophischen Probleme zu lösen,  
muß man Dinge miteinander vergleichen, die zu  
vergleichen noch niemandem ernstlich  
eingefallen ist. » BGM VII-15

## **Forme et formation : La vie comme objet d'art**

I.

Si vous songez au titre de cet exposé, vous croyez peut-être que je parlerai aujourd'hui sur Foucault. On sait qu'il a fait des recherches sur une „esthétique de l'existence“ pendant les dernières années de sa vie, des recherches qui portaient sur l'antiquité grecque. Mais les recherches de Foucault ne seront pas mon sujet aujourd'hui. C'est plutôt l'idée d'une esthétique de l'existence que je veux examiner, une idée que l'on peut trouver chez Foucault, mais qui me semble être aussi au cœur de la philosophie wittgensteinienne. Si vous voulez, je prends l'inspiration de Foucault, mais je travaille avec Wittgenstein. Pour faire mieux comprendre ce que je veux dire avec ça, je commence avec deux citations. La première est de Foucault, la seconde vient de Wittgenstein.

Chez **Foucault**, on trouve la remarque suivante dans un entretien de l'année 1984 : « Mais la volonté d'être un sujet moral, la recherche d'une éthique de l'existence étaient principalement, dans l'Antiquité, un effort pour affirmer sa liberté et pour donner à sa propre vie une certaine forme dans laquelle on pouvait se reconnaître, être reconnu par les autres, et la postérité même pouvait trouver un exemple. » (DE IV, 731) Il s'agit ici principalement d'un sommaire de l'idée de l'éthique, comme les Grecs l'ont conçue. L'éthique n'est pas liée à un devoir, soit sous la forme d'une loi divine, soit sous la forme d'une loi de la raison pratique. L'éthique est plutôt conçue comme une vertu, et Foucault précise que cette vertu est une forme de vie. La forme de vie du sujet n'est pas quelque chose qui est donnée, mais elle est l'objet d'une amélioration, d'un travail du sujet sur lui-même.

Ce qui est important pour Foucault, c'est *comment* les Grecs ont compris ce travail sur soi. La forme de vie n'était pas conçue comme un objet théorique, comme un objet de connaissance scientifique. La vie était plutôt un objet de stylisation, et il n'y avait pas de règles simples. La vie était, comme explique Foucault, « une œuvre d'art personnelle » (DE IV, 731) La stylisation travaillait surtout avec des images, des histoires et des exemples. Les réflexions grecques sur l'éthique étaient pleines du problème du rapport de soi aux autres, des questions délicates du pouvoir et de la réputation. On ne cherche pas des principes abstraits qui

expliquent le mal, mais on donne et discute des conseils pour des situations concrètes. C'est pourquoi Foucault précise que le but était de donner à sa vie une certaine forme pour que la postérité puisse trouver un exemple. Pas de loi, mais des exemples, pas de règles, mais des styles. C'est dans ce sens-là qu'il parle d'une esthétique de l'existence.

La notion d'une esthétique de l'existence, donc, signifie avant tout un contraste. Foucault s'intéresse à l'absence d'une morale codifiée. Ce qui justifie ici le mot esthétique n'est donc pas une liberté totale, comme si les Grecs pouvaient faire ce qu'ils voulaient, et comme si les Grecs – sous condition bien sûr qu'ils étaient masculin et riches – n'avaient que joué avec la vie. C'est plutôt l'impossibilité de remplacer la forme de vie par une théorie, c'est la nécessité des exemples et de paradigmes qui justifient ici le terme « esthétique ». La forme de vie se base, on peut dire, seulement sur soi-même.

Continuons avec la deuxième citation, celle de **Wittgenstein**. Dans les « Remarques Mêlées », on trouve les phrases suivantes : « La solution du problème que tu vois dans la vie, c'est une manière de vivre qui fasse disparaître le problème. // Que la vie soit problématique, cela veut dire que ta vie ne s'accorde pas à la forme du vivre. [Form des Lebens] Il faut alors que tu changes ta vie, et si elle s'accorde à une telle forme, ce qui fait problème disparaîtra. » (41 / 27) On voit facilement le point commun avec la citation de Foucault. Ce que Wittgenstein appelle le problème qu'il voit dans la vie, c'est ce que Foucault appelle « la volonté d'être un sujet moral ». Les deux citations suggèrent que la solution de ce problème est une transformation de sa propre forme de vie. Une transformation dont le but serait la reconnaissance de sa propre forme de vie. On cherche une manière de vivre qui est, comme dit Wittgenstein, en accord avec la forme du vivre.

L'image utilisée par Wittgenstein est donc celle d'un accord entre lui-même (sa vie) et la forme de vie. Wittgenstein s'efforce d'atteindre une conformité, une correspondance de sa vie avec la forme de vie. Il y a une sorte de désaccord entre lui-même et la vie, un conflit qui produit des problèmes. Si on peut faire disparaître cette incompatibilité, les problèmes s'en iront. Dans le même sens, Foucault parle de la volonté de se donner une forme de vie dans laquelle on puisse se reconnaître. L'objectif dans les deux cas est de trouver une forme de vie qui convient.

II.

La question je veux discuter aujourd'hui, c'est comment cet accord, cette conformité entre la

vie et le sujet peut être reconnue. La question est typiquement wittgensteinienne : Comment est-ce qu'on peut se reconnaître en accord avec la forme de vie ? À mon avis, on peut bien comparer cette question à celle des *Recherches Philosophiques*: comment est-ce qu'on peut reconnaître que le mot est / soit en accord avec sa signification ? Dans les deux cas, on exige un critère d'accord. On cherche la relation entre deux pôles qui ne peuvent pas être nettement séparés, mais qui en même temps ne sont pas identiques. Laissez-moi expliquer un peu. S'il y a accord entre moi et la forme de vie, il n'y a pas de problème, c'est évident. Mais s'il y a un problème, on ne peut pas l'approcher en examinant moi d'une part et la forme de vie de l'autre. On ne peut pas dire : là, c'est moi, et cela, c'est la forme de vie, parce que c'est exactement *ma* forme de vie avec laquelle je suis en désaccord.

Pour la même raison, on ne peut pas séparer le mot de son usage. Si nous n'avons pas de problème, tant mieux. Si pourtant nous ne comprenons pas exactement ce que les mots comme « penser » ou « signifier » veulent dire, nous ne pouvons pas isoler un fait indépendant et corriger notre usage d'après ce fait. Ce que nous voulons mieux comprendre, ce n'est pas n'importe quel usage, c'est *notre* usage de ces mots. En fait, nous sommes dans une relation doublée par rapport à l'usage de nos mots. Si on veut mieux comprendre un mot, son usage est à la fois nécessaire et dérangeant. Nécessaire, parce qu'on ne peut plus dire ce que le mot veut dire si nul usage ne s'y conforme. Dérangeant, parce qu'évidemment, nous utilisons le mot d'une manière fautive parfois, d'une façon qui ne convient pas. Si Wittgenstein dit nous sommes « empêtrés dans nos règles » (PU, §125), il insiste surtout que nous soyons empêtrés dans *nos* règles, dans les nôtres.

Voilà le problème. Nous ne pouvons pas trouver simplement un critère pour l'accord entre nous-mêmes et notre forme de vie, parce que ce *nous* qui menons cette vie, et parce que nous ne pouvons pas nous comprendre sans examiner cette vie-là. Donc, qu'est-ce qu'on fait ? La réponse que je veux proposer est aussi typiquement wittgensteinienne. Il n'y a pas de critères pour Wittgenstein, il n'y a pas d'échelle externe pour vérifier la correspondance entre soi-même et sa forme de vie. Je crois qu'on doit prendre la citation de Wittgenstein au mot. Il ne dit pas qu'on trouve une solution du problème, mais il dit que le problème disparaîtra. Lorsqu'il parle d'une *disparition* du problème de la vie, c'est exactement ce qu'il veut dire. Pour lui, le problème de la vie est l'effet d'une manière fautive de regarder la vie, le résultat d'une image trompeuse. Comme il le dit dans les *Recherches* : « Une *image* nous tenait captif. » (PU §115) Et la solution du problème est sa dissolution. Cela ne veut pas dire qu'on peut se débarrasser de toutes les images, comme si on pouvait toucher la réalité elle-même. La solution est plutôt de changer son regard par rapport à la vie, de changer son attitude.

Wittgenstein ne lutte pas contre l'image en soi, mais contre notre tendance à prendre certaines images au mot, par exemple l'idée d'une intériorité séparée nettement du monde extérieur.

Il y a, donc, deux éléments qui sont intéressants. Premièrement, s'il faut changer sa vie, cela veut dire qu'on doit regarder le monde autrement. Le changement effectué est alors un changement du regard ou, si on n'aime pas la métaphore optique, un changement d'attitude par rapport à la vie et à soi-même. Deuxièmement, il faut un travail sur soi-même pour que ce changement se produise. Le changement ne s'effectue pas par une accumulation de faits, mais par le fait de s'occuper de soi. La transformation du regard n'est pas dissociable d'une transformation de la manière de vivre, de la manière de mener sa vie. Si je parle d'un changement du regard, cela implique toujours aussi un changement du comportement.

### III.

Pour mieux comprendre ce que ce « travail sur soi-même » veut dire, je veux l'examiner dans un endroit où on ne le chercherait pas. On trouve ces deux éléments, la transformation du regard liée à un changement de comportement, également dans les réflexions de Wittgenstein sur la nature de la preuve mathématique, dans les *Remarques sur les Fondements des Mathématiques*. Je vais donc présenter ce qu'on peut y trouver sur ce sujet, et après revenir au sujet de l'accord entre la vie et soi-même.

Dans les *Remarques sur les Fondements des Mathématiques*, Wittgenstein explique qu'on peut regarder un calcul ou même une argumentation de deux manières. Dans un certain sens, un calcul est une sorte d'expérience. On a une certaine technique pour traiter des signes, on l'applique, et on est curieux de savoir ce qui va arriver. Je veux appeler cette perspective-là le point de vue de l'enfant ou la perspective de l'élève. Pour l'élève, l'action n'est pas encore déterminée. Il fait quelque chose et voit ce qui se passe. En revanche, pour l'adulte, cette incertitude n'existe pas. De ce point de vue de l'adulte, le résultat n'est pas quelque chose qu'on attend avec curiosité, mais quelque chose qui *doit* arriver. L'adulte se voit forcé par la règle, et pour lui, la question du résultat du calcul ne se pose pas. S'il obtient un résultat différent de celui attendu, alors c'est qu'il s'est trompé.

Nous avons donc deux regards, deux attitudes sur la même action. Pour l'élève, c'est une action indéterminée avec un résultat incertain. Pour l'adulte, c'est une action dont le résultat est hors de doute. Si l'action n'est pas conforme, c'est elle qui est fautive. Le résultat est devenu une règle, une norme, est c'est elle maintenant qui détermine ce qui est l'action

propre. Quand l'élève devient adulte, quand un novice devient un maître de la règle, il y a donc une transformation profonde sur l'action. Au début, le résultat était la conséquence de l'action, et on aurait accepté n'importe quel résultat. Après la transformation, l'action est jugée correcte ou incorrecte par rapport au résultat. Le résultat s'est émancipé de l'expérience, il est devenue une norme, une règle grammaticale.

Comment est-ce que cette transformation s'est effectuée ? Pour des raisons logiques, le changement lui-même ne peut pas être compris comme une action normative, réglée. Si cette transformation est le processus par lequel nous apprenons à suivre une règle, elle ne peut pas être elle-même le résultat de l'application des règles. C'est pourquoi pour Wittgenstein, au fond de cet apprentissage il y a une *technique*. La technique n'est pas une règle, mais une manière de traiter les choses, une forme de comportement. Les techniques n'ont pas un résultat normatif, mais elles suivent un dessin, un modèle, « a pattern », comme on dit en anglais. Les techniques sont exemplaires, ils sont des régularités sans règle. Ce sont, par exemple, les habitudes ou les comportements rythmés, les manières dont on traite certaines choses. Ces comportements ne suivent pas une règle, c'est-à-dire, un changement n'est pas une erreur, une faute. Si le rythme change, si on adapte ses habitudes, ce n'est pas faux ou correct, c'est simplement une autre manière de se comporter.

Nous suivons, donc, des techniques, et nous apprenons qu'un certain résultat devient nécessaire. Nous passons de l'expérience à la maîtrise. Après cette transformation de point de vue, notre relation par rapport aux techniques change. Maintenant, le comportement n'est plus libre ; maintenant il est faux ou correct. Ça ne vaut pas seulement pour le comportement dans l'avenir, ça vaut aussi pour le comportement passé. Après nous avons adopté une règle, il nous semble nécessaire d'être y arrivé. Klaus Puhl, qui a écrit un bon article sur ce sujet, appelle ça la « ruse » de la règle. Une fois adoptée, la règle suggère qu'elle soit toujours là, car elle change notre regard sur la vie.

#### IV.

Où sommes-nous après cette excursion ? Je crois qu'avec cette image de l'apprentissage selon Wittgenstein, on peut mieux comprendre ce qu'une « esthétique de l'existence » veut dire. La vie comme œuvre d'art : ce n'est pas forcément un domaine de la littérature, et l'esthétique dont on parle ici n'est pas quelque chose d'irrationnel. Si on applique des moyens esthétiques, on applique, en fait, des *techniques*. Les techniques fonctionnent par le changement du regard sur le comportement et par conséquent, elles changent le comportement lui-même. Bref : elles

changent le sujet. Wittgenstein, dans un entretien avec Moore, a dit que la découverte la plus importante pour lui est d'avoir trouvé une méthode. Je crois que cette méthode, qui est appliquée dans sa philosophie, est une technique esthétique. Si on regarde ce qu'il fait, sa philosophie se base surtout sur l'art de faire des différences. Wittgenstein travaille avec des comparaisons, des images ; il ne démontre pas, mais il montre. Il appelle l'attention sur des différences qui nous échappent facilement, il essaie de changer notre façon de regarder certaines choses.

C'est de cette façon-là que je parlerais de la littérature comme un moyen pour examiner la vie et notre propre position dans cette vie. La littérature nous fait changer le regard sur la vie, et ensuite elle peut peut-être changer notre vie elle-même. La littérature comme une technique de soi : voilà enfin une thèse très foucauldienne. Peut-être y a-t-il des « ressemblances d'air de famille » (PU §67) entre Wittgenstein et Foucault. En tout cas, cette ressemblance est une indication très utile. Parce que si la reconstruction que j'ai faite est correcte, le prochaine pas après Wittgenstein serait, à mon avis, sûrement une analyse historique de cette formation de sujet. Une analyse pour mieux comprendre pourquoi c'est toujours la littérature sur laquelle on compte lorsqu'on parle de la morale du point de vue d'une éthique de vertu. La vertu, c'est plutôt une forme de vie qui est liée aux techniques diverses, aux techniques sociales et économiques. Et même si la littérature est très importante, elle est peut-être la technique qui a le moins de force aujourd'hui. Si nous avons des problèmes moraux, il est aussi nécessaire de les réfléchir d'une façon non-littéraire, mais aussi non-systématique, non-scientifique. C'est là où je placerais davantage la philosophie.

Joerg Volbers achève actuellement une thèse sous la direction Gunter Gebauer et Christoph Menke à Berlin et à Potsdam sur *Wittgenstein, Foucault und dem Selbstverhältnis*.

Contact : joerg.volbers@web.de